



OLIVIER SALADIN
EST GEORGES CHARENSOL

DEUX MASQUES ET DES PLUMES

« Instants critiques »

Mise en scène de François Morel
avec Olivier Broche, Olivier Saladin et Lucrèce Sassella.

Années 1960 et 1970. Cela se passait en public et le dimanche soir, au « Masque et la plume », émission alors culte de France Inter où des critiques de cinéma s'étrillaient joyeusement autour de *Mort d'un pourri* de Lautner et du *Théorème* de Pasolini, des comédies populaires de Gérard Oury et de *La Grande Bouffe* de Ferreri. Au milieu de ce barnum brillant, un numéro de duettistes fameux qui oppose Jean-Louis Bory, écrivain et critique de cinéma au *Nouvel Obs*, à Georges Charensol, historien d'art et cofondateur du prix Renaudot. À l'époque, le fond de l'air était rouge, et les films, autant d'occasions de déclamer sa vision de la société et de la politique. Une fois les micros ouverts, rien ne semblait plus important que le cinéma, puisque les films, qu'il s'agisse de *Touche pas à la femme blanche*, de *Cent Briques et des tuiles*, de *Pierrot le Fou* ou de *L'Empire des sens*, disaient le monde et la lutte des classes, les rapports entre les sexes et le bouillonnement intellectuel de l'époque.

« J'ai eu l'idée de ce spectacle en pensant à Olivier Broche, annonce François Morel dans le programme introductif d'*Instants critiques*. Sa passion pour le cinéma, sa véhémence parfois m'ont rappelé celles de Jean-Louis Bory du temps où il participait au « Masque et la plume ». Dans une petite salle de cinéma au milieu de laquelle trônent quelques fauteuils défraîchis, Olivier Broche (Bory, col roulé et pantalon beige) et Olivier Saladin (Charensol, costume sobre façon Maigret), tous deux formidables, entrent en scène, après la projection de *Bande à part*. Silence de plomb, les deux fauves se reniflent, se connaissent par cœur, qui tirera le premier, pour ou contre Godard ? Dès les premiers échanges, le ton est donné, et les positions immédiatement reconduites : voici donc un vieux couple complice, deux frères ennemis qui à coups d'intonations virevoltantes et de mauvaise foi patentée se lancent dans des

« ON OUVRE LA PORTE. GROS PLAN SUR ALAIN DELON. ET ON NE VOIT QU'ALAIN DELON. ALAIN DELON TÉLÉPHONE, ALAIN DELON CESSE DE TÉLÉPHONER. ALAIN DELON MONTE, ALAIN DELON DESCEND. ALAIN DELON RENTRE DANS UNE VOITURE, ALAIN DELON SORT D'UNE VOITURE. ALAIN DELON PENSE. ALAIN DELON EST MALHEUREUX, ALAIN DELON EST HEUREUX. ALAIN DELON EST FOU DE JOIE. PLUS DIFFICILE : ALAIN DELON, TEL CHATEAUBRIAND SUR SON ROCHER, CONTEMPLE L'HORIZON TRAVERSÉ PAR DES VOÏLES AGITÉES PAR LA TEMPÊTE EN SONGEANT À SES AMIS DISPARUS... ALAIN DELON VA AUX WATERS... »

IL RACONTE UN FILM AVEC ALAIN DELON QU'IL N'A PAS VU...



joutes trémolesques, piquent des colères saines, à la manière de deux tribuns légèrement bateleurs, capables de délirer *ad libitum* sur le jeu mutique d'Alain Delon, *Cris et chuchotements* de Bergman, le devenir Audiard du Truffaut d'*Une belle fille comme moi* ou sur ce que Bory appelait « le complot des forces assoupissantes » ourdi par des machines publicitaires écrasantes pilotées par Bourvil, De Funès, Delon et consorts. Pour Bory, explique Olivier Broche, « c'est la volonté, au nom de l'égalité des films entre eux, de défendre tous les films, quoi qu'il arrive, à partir du moment où il y a une proposition politique et de cinéma. C'est son obsession. Un bon film est un film qui possède une vision du monde. Charensol, lui, a vingt ans de plus, il vient de la peinture, ce fut un ami de Dufy, un admirateur inconditionnel de René Clair, et ce qui prévaut avant tout, c'est le plaisir

éprouvé devant un film ». De loin, Charensol versus Bory, c'est la France pompidolienne contre celle de Mai 68, les pisse-froid contre les libertaires, l'avant-garde trompettante contre le cinéma de papa, Jacques Tati contre Louis de Funès, la modernité contre le conservatisme et tous les autres « ismes » imaginables, maoïsme, fascisme, communisme, totalitarisme, structuralisme, élitisme et bien sûr poujadisme, item increvable du vocabulaire critique qui, déjà, opposait à l'analyse (la gauche déjà chic du Quartier latin) la bête opinion de la majorité (la droite des notables de province). Mais de près, et c'est toute l'intelligence des ces « instants critiques » choisis par Morel et sa petite troupe parmi les dizaines d'heures de débat radiophoniques entre les deux hommes, plutôt que de réactiver une quelconque nostalgie pour un passé désirable parce que révolu, la pièce ressuscite le passé afin d'éclairer notre présent.

UNE MOITIÉ, UN DOUBLE, UN AUTRE

Que seraient devenus Charensol et Bory ? Où écriraient-ils aujourd'hui ? Aux *Inrocks* et au *Figaro* ? Tous deux au *Nouvel Obs* ? Car en trente ans de cinéphilie et de démocratisation de la parole critique, rien n'a changé et tout a changé. Rien, puisque l'opposition Bory/Charensol continue de structurer une large part de nos débats, à la manière d'un cheval un peu esseulé, ou plutôt d'un canard sans tête, tournant mécaniquement autour d'une piste désertée que seules des armées de chroniqueurs tout-terrain continuent de croire occupée. Certes, les Lautner et Oury d'hier s'appellent désormais Besson ou Barratier et l'utilisation du mot poujadisme fait toujours son petit effet sur le landerneau, qui joue à s'en offusquer. Mais tout a changé : la légitimation du cinéma, de tous les cinémas, comme objet d'art est désormais acquise, à tel point que le mot artiste, à force d'emplois abusifs, éveille désormais la suspicion. Enfin, à l'heure de la prolifération des niches cinéphiles et de la disparité des discours critiques, existe-t-il encore un langage commun à partir duquel ces oppositions de fond feraient sens ? Pas sûr.

Au fil de ces « instants critiques », l'opposition de principe entre les deux hommes vole subtilement en éclats, grâce à la mise en scène maligne et inspirée de Morel, qui ponctue la pièce de trouées poétiques (pas de danse à la Demy des deux hommes, Lucrèce Sassella au piano, jeux de lumière chaplinesques qui introduisent un venin mélancolique) jusqu'à la sortie du *Parrain* de Coppola, énorme machine hollywoodienne qui laisse l'un et l'autre sans voix. C'est sans doute l'un des moments charnières, et de la pièce et de l'histoire de la critique de cinéma : Charensol et Bory, côte à côte, semblent soudainement à court de mots. « C'est long, très long », répètent-ils en boucle, un peu azimutés par ce blockbuster qui est aussi un film d'auteur, une publicité et une vision, le cinéma américain des années 1970 en somme, qui deviendra le point aveugle d'une large partie de la critique de cinéma de l'époque. Et puis, un jour de juin 1979, Bory disparaît, un suicide en guise d'ultime pied de nez. Charensol, qui mourra en 1995, ne le sait pas encore, mais il vient de perdre sa moitié, son Gemini, son double, ou plutôt cet Autre qui était un peu de lui-même.

« Jean-Louis ? Jean-Louis ? », lance-t-il, déboussolé, tandis que son partenaire s'éclipse, au loin, dans l'obscurité, cette grande nuit de la critique enflammée pour laquelle le cinéma, et donc la vie, comptait plus que tout.

Instants critiques débute une tournée d'un an au Théâtre 71 de Malakoff du 4 au 23 octobre. Il ne faut pas simplement y aller. Mais y courir.

Jean-Baptiste Thoret



OLIVIER BROCHE
EST JEAN-LOUIS BORY



LE VRAI GEORGES CHARENSOL (1899-1995)

LA LÈCHE ET LE RUMEAU SUR TF1



LE VRAI JEAN-LOUIS BORY (1949-1979)